

Iren Stehli – Si près, si loin

Iren Stehli (née en 1953) s'est fait un nom avec ses essais photographiques sur la Tchéquie. Durant près de trente ans, elle a suivi les tribulations de Libuna, femme rom vivant à Prague. Une étude sur la durée, pendant laquelle la photographe ne s'est pas confinée dans un rôle d'observatrice, mais où elle est devenue l'amie et la confidente de Libuna. Hormis cette œuvre phare, Iren Stehli a réalisé de nombreux autres projets depuis 1974, révélateurs de la fascination et de l'empathie que l'artiste éprouve envers ses sujets. L'exposition de la Fondation suisse pour la photographie donne à voir pour la première fois l'ensemble de l'œuvre de la photographe suisse établie à Prague.

L'étude photographique «Libuna» éclaire parfaitement les différentes facettes du langage photographique d'Iren Stehli – un langage proche du reportage, mais où les ambiances, les portraits empathiques, priment sur l'information objective et l'action. Servis par une habile dramaturgie, le dynamisme et la densité de la narration font presque oublier que le parcours de vie de cette femme est distillé avant tout par des photographies silencieuses, introspectives : des images dans lesquelles les espaces et les objets – un décor mural, du linge par terre, une nappe, une plante d'intérieur – deviennent le thème principal. La sensibilité d'Iren Stehli pour la poésie du quotidien et son goût pour les compositions minimalistes constituent en quelque sorte la trame esthétique sur laquelle elle tisse des bribes de vu et de vécu.

Dans d'autres travaux encore, ce sont des prises de vue statiques, des natures mortes, qui jouent les premiers rôles. Des images qui montrent l'attachement d'Iren Stehli à la tradition de la photographie tchèque, à commencer par celle de Josef Sudek. Les photographies d'Iren Stehli invitent à se concentrer sur leur picturalité particulière, leur apparente vacuité, leur rigueur conceptuelle et leur prosaïsme. En les regardant de plus près, l'immédiatement visible ouvre sur des abîmes, la lecture des traces devient un voyage d'aventure en compagnie de gens présents ou absents. Dans les travaux d'Iren Stehli, intérêt esthétique et investigation sociologique se superposent ; on y décèle le goût pour un langage formel concis et pour l'étude de milieu teinté de psychologie. Toujours, l'être humain est au centre. Toujours, la photographe demeure fidèle à une tradition humaniste empreinte de respect de l'autre.

L'exposition « Si près, si loin » montre avec quelle détermination et quelle cohérence Iren Stehli va son chemin depuis les années 1970. En voyant l'ensemble de son œuvre, on comprend mieux à quel point les différents groupes de photos sont reliés entre eux – qu'il s'agisse de projets narratifs comme « Sláma, le tailleur », de la représentation du climat social dans « Buffet de poissons », de séries conceptuelles sur les rues et façades de Prague ou sur le «look tchèque» des vitrines de la capitale, ou encore des condensés lyriques de situations ordinaires. Prises ensemble, ces images nous plongent dans la société et le climat de la Tchécoslovaquie à l'époque du réal-socialisme, et donnent un éclairage nuancé des années de la Révolution de velours après 1989, évoquant un chapitre de l'histoire récente qui paraît à la fois très proche et infiniment lointain.

Curateur de l'exposition : Peter Pfrunder en collaboration avec Iren Stehli.

Publication :

Iren Stehli – So nah, so fern, édité par Peter Pfrunder / Fondation suisse pour la photographie.

Dates à retenir :

Dimanche 13 avril, 11h30 : Iren Stehli s'entretient avec Karin Salm – visite de l'exposition.

Mardi 22 avril, de 10h à 14h : Les générations se rencontrent au musée – atelier dans le cadre de l'exposition « Si près, si loin ».

Jeunes et moins jeunes apprennent à voir les photographies de manière ludique et divertissante.

Inscription : vermittlung@fotostiftung.ch.

Avec le soutien de : L'Office fédéral de la culture et du Pour-cent culturel Migros.

Franca Comalini

Entretien avec Iren Stehli

Iren, tu es Suisse et Tchèque. Qu'est-ce qui t'as motivée, dans les années 1970, à faire ta formation dans un pays situé derrière le « rideau de fer » et d'y rester par la suite ?

Ma mère était originaire d'ex-Tchécoslovaquie, mon père était Suisse. J'ai grandi à Zurich, mais ma mère a toujours parlé tchèque avec nous, les enfants. C'est ainsi que la mentalité tchèque m'est familière depuis l'enfance, même si nous ne pouvions pas nous rendre en Tchécoslovaquie dans les années 1950. Je suis allée pour la première fois à Prague à l'âge de dix ans, en 1963, avec ma sœur. Nous y avons fait la connaissance de notre nombreuse parenté tchèque, à commencer par nos grands-parents que nous n'avions jamais vus. Après la maturité, j'ai décidé d'aller vivre une demi-année à Prague pour parfaire mes connaissances de la langue. Quelques jours avant de rentrer en Suisse, je suis tombée amoureuse d'un Tchèque et je suis restée. Il était peintre, c'était un artiste. J'ai appris à connaître beaucoup de gens à l'époque, notamment aussi une photographe. Elle m'a montré son atelier dans le centre de Prague, sa chambre noire, comment développer des photos et faire des tirages. Elle m'a ouvert la porte d'un univers nouveau, inconnu.

La découverte d'un nouveau médium aussi ?

D'une part, la découverte de la photographie, d'autre part celle d'une ville et de sa culture. Dans le foyer pour étudiants où je vivais, j'ai rencontré des gens de Mongolie, de Bulgarie, d'Union soviétique – des mondes qui m'étaient jusqu'alors totalement étrangers. La cordialité des gens, mais aussi la mélancolie de la ville et le quotidien souvent morose du réal-socialisme, tout cela m'a beaucoup marquée. J'ai ressenti le besoin de capter ce que je voyais autour de moi en le photographiant.

Le rythme de la vie était ralenti, le temps semblait avoir une autre dimension. Pendant des jours, j'ai arpenté la ville, regardé derrière les façades, exploré d'autres mondes. La beauté cachée des arrière-cours pragoises, les slogans cocasses des devantures socialistes, les cantines et les bistrotts bon marché avec leurs clients bizarres, parfois complètement déjantés. Pas d'argent et pourtant une joie de vivre sous-jacente.

Quand j'ai décidé d'étudier la photographie à l'Académie du film de Prague (la FAMU), j'ai fait la connaissance de deux photographes qui m'ont appris les ficelles techniques du métier et qui m'ont beaucoup soutenue. Je me suis rendue en Slovaquie où j'ai rencontré des Roms. J'ai soumis les portraits que j'ai fait là-bas pour l'examen d'admission et j'ai été reçue. Après cinq ans d'études à la FAMU, j'ai voulu faire une formation post-diplôme. J'étais une des rares étudiantes occidentales à Prague à l'époque.

As-tu gardé le contact avec des photographes suisses ?

Non, j'étais complètement immergée dans ma vie d'alors qui était la scène pragoise. Pendant mes études, j'ai rencontré beaucoup de gens intéressants, entre autres Anna Fárová, qui enseignait à la FAMU et qui nous a fait connaître l'œuvre de photographes tchèques et d'ailleurs, classiques et modernes. En 1978/79 et 1980/81, elle a organisé tous les mois, avec nous les photographes en herbe, des expositions « tolérées » par le régime dans le foyer d'un petit théâtre de la ville, sur le thème « ici et maintenant ». Pour clôturer la série, il y a eu une grande exposition collective dans le monastère de Plasy près de Pilsen, à laquelle même Henri Cartier-Bresson est venu.

Tu as photographié Libuna quand tu étais encore aux études. Comment vous êtes-vous rencontrées ?

J'ai rencontré Libuna Siváková en 1975 dans le foyer des étudiants de Prague où j'habitais. Elle et sa mère y travaillaient comme femmes de ménage. J'échangeais quelques mots avec elles à l'occasion et, de fil en aiguille, la mère m'a invitée chez elle. On accédait à son logement par une cour – j'ai basculé dans un autre monde. Par hasard, Libuna et sa cousine étaient chez elle ce jour-là.

Les femmes ont voulu se faire photographier comme les modèles qu'elles avaient vues dans les revues occidentales. Elles prenaient toutes sortes de poses, se sont prises au jeu. Elles étaient gracieuses, spontanées et naturelles. Je me suis mise moi aussi à photographier spontanément ce qui se déroulait devant mon appareil. C'est ainsi que cela a commencé. Libuna m'a ensuite invitée chez elle. Elle habitait avec sa famille dans un appartement d'une pièce à Prag-Zizkov. Elle avait 19 ans.

J'allais régulièrement lui rendre visite, j'étais comme magiquement attirée par elle. Elle était si jeune, mais elle avait déjà une famille. Elle travaillait beaucoup et j'avais l'impression que son mari la laissait seule avec ses soucis.

Qui était Libuna ? D'où venaient ses parents, où a-t-elle grandi ?

Sa mère était slovaque, son père rom. Il est mort relativement tôt. Libuna le vénérât. D'après elle, c'était un violoniste hors pair. Elle et ses frères et sœurs ont grandi avec le groupe de musiciens avec lequel son père jouait souvent des jours durant à la maison. Je pense que Libuna tient de son père sa fierté, sa solidité et son éthique.

Sa manière d'être femme et mère – Libuna a eu six enfants – t'a subjuguée. Ta vie de femme et la sienne étaient on ne peut plus différentes !

Quand j'ai fait la connaissance de Libuna, j'avais 22 ans et j'étais complètement absorbée par la photographie. Je ne pouvais absolument pas m'imaginer avoir comme elle un mari et des enfants. Libuna m'a fait pénétrer dans un nouveau monde, un monde d'émotions intensément vécues. Sa spontanéité et son naturel m'attiraient, comme aussi sa capacité à ne pas planifier les choses mais à les laisser venir. Je la trouvais très belle avec ses épais cheveux noirs et ses yeux expressifs. Tous ses enfants ont hérité de ses yeux.

Quelle était la relation de Libuna avec son mari ? Comment se comportait-elle avec lui ?

Comme une femme rom : c'est son mari qui commandait en apparence, bien que Libuna fut une femme très indépendante, pleine d'assurance et de vitalité. Généreuse et altruiste, elle a toujours fait passer la famille avant ses propres intérêts. Ses enfants étaient le plus important pour elle, son bien le plus précieux.

Et le planning familial ? Comment se fait-il que Libuna a eu autant d'enfants ?

Le contrôle des naissances n'était pas accessible à tous dans la Tchécoslovaquie socialiste des années 70. La pilule était difficile à obtenir et pour avorter, il fallait l'autorisation d'une commission spéciale. En outre, Libuna était fidèle à la tradition rom et acceptait ses grossesses comme elles venaient. Elle avait beaucoup d'amour et de tendresse pour ses enfants.

Lád'a, le mari de Libuna s'est retrouvé en prison. Comment a-t-elle géré la situation ?

Avec une équanimité que j'ai trouvé admirable. Les enfants étaient sa vie et sa joie. Elle a recommencé à travailler, entretenu seule une famille de cinq. Quand son mari est sorti de prison, Libuna a repris la vie avec lui et les enfants. Il y a eu quelques années de relatif confort matériel et de stabilité. Lád'a travaillait dans un débit de bière et Libuna partageait son temps entre les enfants et des emplois occasionnels. Elle est tombée enceinte une nouvelle fois. En 1987, un fils est venu au monde, après quatre filles. Le couple était heureux.

Libuna a encore eu une fille ?

Oui, je suis la marraine de la benjamine, Ireka, et du fils Ládicek. Le baptême du fils a été un événement extraordinaire.

Libuna et Lád'a sont pratiquement en même temps grands-parents et parents. Avec les photos que tu as faites, on peut suivre le parcours de toute la famille et de ses membres individuels.

De temps en temps, les filles allaient vivre chez leur partenaire. À l'époque socialiste, la situation du logement était extrêmement tendue en CSSR, surtout à Prague. Il y avait pénurie de logements, les listes d'attente étaient interminables, de sorte que beaucoup de gens, pas seulement les Roms, vivaient chez leurs parents.

Tous vivent ensemble, par nécessité ou par amour, dans le même logement ... Que de mouvements dans ces deux pièces !

Les Roms ont un sentiment très fort d'appartenance au groupe et sont capables de vivre ensemble dans un minimum d'espace. L'important, c'est la proximité avec la communauté. S'ils sont seuls, la plupart des Roms se sentent perdus et abandonnés.

La première année de leur mariage, Libuna et Lád'a se sont installés dans un logement d'une pièce, à côté de l'appartement de la mère de Lád'a. Quand l'immeuble a été démoli dans le cadre de l'assainissement du quartier ouvrier de Prague-Zizkov, ils ont été relogés dans un appartement neuf à la périphérie de Prague.

Comment as-tu vécu cette période de ta vie, entre Zurich et Prague ? Où habitais-tu à l'époque ?

Je suis rentrée à Zurich en 1983, car je n'ai pas pu faire renouveler mon permis de séjour à la fin de mes études. Mais à chaque fois que j'en avais l'occasion, je retournais à Prague. C'était une période difficile : Prague me manquait, mes amis tchèques, les discussions avec eux. Parfois, je me sentais étrangère dans mon propre pays. Quand j'allais à Prague, j'avais l'impression de rentrer chez moi. Libuna et sa famille m'ont toujours accueillie à bras ouverts.

Dans les années 1980, j'ai senti que mon temps en Tchécoslovaquie était révolu. Les aller-retour Zurich-Prague m'en coûtaient toujours davantage, mais pour Libuna et sa famille, le fait que je venais de plus en plus rarement n'avait pas d'importance. Notre amitié a simplement continué.

La vie de la famille de Libuna traverse la tienne comme un fil rouge ...

J'avais cette envie de continuer à photographier la famille, à rester sur ce thème. Quand la fille de Libuna est tombée enceinte à 16 ans, j'ai bien sûr aussi voulu suivre l'événement. Il se passait toujours quelque chose dans la famille, du neuf, de l'imprévu. C'était comme un feuilleton filmique sur plus d'un quart de siècle.

Les filles et les petits-enfants vivaient chez Libuna. Comment arrivait-elle à entretenir la famille ?

Dans les années 1990, Libuna travaillait dans une cantine. Le changement de régime et le début de la démocratisation ont bouleversé la donne. Il y a eu notamment le réveil de tendances nationalistes qui ont libéré les agressions latentes contre les Roms. La démocratie s'est accompagnée de grands changements pour tous les citoyens de Tchécoslovaquie et de l'Europe centrale dans son ensemble. Pour la plupart, l'adaptation à l'économie de marché a été un immense défi. De nombreux Roms n'ayant aucune formation institutionnelle, leur intégration dans la société a été, et est encore d'ailleurs, particulièrement difficile. Beaucoup de Roms ont été licenciés en premier. Les tendances nationalistes, qui revivent dans toute l'Europe, compliquent encore la situation pour eux.

Peu après le Tournant, au début des années 1990, tu es retournée à Prague ?

En 1993, un an après la partition de la Tchécoslovaquie en Tchéquie et Slovaquie, on m'a confié la direction de l'antenne Pro Helvetia à Prague, qui a pour mission de promouvoir les échanges culturels entre la Suisse et la Tchéquie. Mes connaissances de la langue, du milieu intellectuel et artistique de Prague et de la Tchéquie comme aussi de la scène culturelle suisse étaient un atout pour ce travail. Pendant cette période aussi, j'ai photographié la famille de Libuna autant que possible.

Le bouleversement des années 1990 a laissé des traces profondes dans la famille de Libuna. Le café où son mari avait travaillé pendant des années au bar – et où il était très apprécié – a fermé. Il est devenu chômeur. Il a bien essayé de trouver un emploi, ce qui n'était déjà pas facile en soi, mais encore moins pour un Rom. Il a travaillé quelque temps comme serveur, puis comme chauffeur de taxi, mais là encore, il y a eu des problèmes.

L'entretien de la famille est tombé une fois de plus sur les épaules de Libuna. Les filles étaient à la maison avec leurs enfants, ne travaillaient pas ou avaient des emplois occasionnels. La situation est devenue toujours plus difficile pour la famille. Libuna est tombée malade et a dû arrêter de travailler.

En outre, la maison où vivait la famille a été vendue à une entreprise qui a fait vider tous les logements pour rénover l'immeuble. Fini l'appartement à Karlin, qui fut pendant longtemps le lieu de vie et de ralliement de la famille.

Tiré de : *Libuna*, éd. Scalo, 2004 (légèrement abrégé). Avec l'aimable autorisation de l'auteure.

Postscriptum 2014

Le 10^e petit-fils de Libuna naquit en 2000. Elle-même tomba malade et dut arrêter de travailler. Fin octobre, Libuna et Lád'a se rendirent en Belgique, avec une partie de la famille, pour visiter des proches de Lád'a. Je suis allée la voir pour la première fois Belgique en octobre 2001. Le couple vivait de l'aide sociale et attendait le traitement de la demande d'asile. Renvoyés en 2003, Libuna et Lád'a rentrèrent à Prague avec leur deux plus jeunes enfants, pour se retrouver pratiquement à la rue. Après de nombreux conflits, le couple se sépara. Libuna survivait avec des emplois de fortune. En été 2004, elle se rendit au mariage d'une de ses filles en Belgique. Elle y rencontra John, un communiste belge avec des racines polonaise, qu'elle épousa en 2007. Une année plus tard, elle contracta un cancer. Libuna mourut en juillet 2009.